

## CHACUN SA MAISON, introduction à une visite de l'exposition

Le projet de réédition de Chacun sa maison, album de jeux du Père Castor, illustré par mon père au début des années trente, provoqua sans doute une remontée de souvenirs et d'émotions, un besoin de reconstitution de mémoires, d'autant plus évident que mes archives des années soixante aux années quatre vingt dix, celles d'avant la génération des ordinateurs, celles du dessin sur papier ou sur calque, avaient brûlé.

Cette ouverture des tiroirs d'un meuble à secrets a été conduite par Agnès Chemetoff qui eut la responsabilité éditoriale et scénographique d'une fusée à trois étages : la réédition de l'édition originale de Chacun sa maison, la conception du catalogue et de l'exposition, dans une ascèse obligée et choisie des moyens. Les architectes du logement social allemand avaient formulé le concept de l'existence minimale, du strict nécessaire, tout à l'opposé du show off qui aujourd'hui domine. Il est vrai qu'Agnès avait vécu enfant dans le monde, sans doute paranoïaque, de son père architecte qui habitait, travaillait et partait en vacances dans les maisons qu'il avait construites. Qu'elle soit ici remerciée, au même titre que César Canet, qui restitua les maquettes et les plans des projets construits comme de ceux qui n'ont pas dépassé le stade du dessin.

Le souhait de retrouver la trace des maisons que j'avais projetées recoupe ce qui me paraît essentiel, de plus fondateur peut être dans le travail de chaque architecte : un abri pour l'intimité et la singularité de chacun, la cabane d'Adam au paradis. Construire, réparer, transformer, on pourrait résumer notre métier en ces trois verbes.

Les maisons exposées ici ne concernent pas celles que j'ai construites, quelles que fussent leurs qualités, qui répondaient aux programmes anonymes de maîtres d'ouvrages, mais ignoraient la singularité de ceux et celles qu'ils allaient loger. Une exception cependant, la maison Phénix pour son histoire singulière et la facilité qu'elle offrait à ses acquéreurs de procéder à de nombreuses adaptations à la condition que la charpente métallique du brevet Phénix soit conservée et que le bloc d'eau préfabriqué en usine ne soit pas remis en cause.

Mais, en ce cas particulier comme pour toutes les maisons qui sont exposées ici, et documentées dans le catalogue édité à cette occasion, qu'elles soient le résultat du travail

de maçons illettrés avançant leurs idées dans le creux de leurs mains ou de leurs cousins, serruriers, qui eux comptaient en millimètres, chacune de ces maisons est un laboratoire où il a fallu concilier le mouvement des corps et l'éveil des sens, la mesure des choses, le respect de la convention et des usages, des rituels aussi, la culture domestique en quelque sorte, mais aussi la règle et la norme, les lois de la gravité comme la gravité de toute bâtisse qui doit affronter le temps, l'économie bien entendu et tout d'abord le terrain et son orientation.

Chacune de ces maisons doit aussi faire sa part au moi de l'architecte : l'auteur et à celui des autres ; mais quelle est la part de l'architecte ou celle des habitants dans cette confrontation des rêves d'enfants et des nécessités des adultes ?

L'exposition dans son refus du pathos, des effets et des images, offre à chacun des visiteurs des éléments de réponse à ses propres questions.

Mais je voulais cependant ici, à la fois remercier le FAR d'accueillir ce travail, comme mes amis helvétiques de l'avoir patronné, mais d'en indiquer en quelque sorte l'incongruité, en un pays, la Suisse, où depuis les maisons de Corbu adolescent à la Chaux-de-Fonds, en passant par le travail de l'atelier 5 jusqu'aux projets récents des écoles tessinoises, alémaniques ou romandes, la maison individuelle fait partie du travail naturel des architectes et de la culture partagée d'une société, somme toute démocratique.

Ce n'est pas le cas en France, où une dérogation extravagante permet de construire jusqu'à 170 m<sup>2</sup> de plancher sans architecte, pour le plus grand profit de lotisseurs et de pavillonneurs. Jusqu'à 200.000 maisons sur catalogue on été édifiées certaines années ; ce sont ces millions de pavillons que tous ceux qui traversent la France, pays magnifique dans sa ruralité jusqu'aux années 70, découvrent avec consternation dans le moindre village.

Certes, on peut se consoler en se remémorant le paradoxe d'Adolf Loos qui décrit le paysage d'un lac suisse qui se découvre au regard rêveur d'un promeneur solitaire et tout à coup un seul objet le gêne : la maison d'un architecte.

Les ancêtres de mouvement moderne, les Arts and Crafts, l'art nouveau, le travail des Viennois ont établi les conditions de la modernité architecturale dont les prototypes furent des maisons blanches dont la spatialité l'emportait sur la matérialité. Ce n'est que plus tardivement dans le tragique qui précéda et accompagna la seconde guerre mondiale que la matérialité s'imposa aux architectes du mouvement moderne et au plus célèbre d'entre eux, Corbu, le grand prédicateur, le grand imprécateur qui nous influença tous, mais qui ne fit pas école : un loup solitaire : dans son œuvre, la maison de week-end, les maisons Jaoul et le cabanon témoignent de cette matérialité retrouvée qui ne fut jamais absente aux Etats-Unis dans le travail de Wright, comme dans celui de Jacobsen ou de Saarinen en Europe.

Mais alors que le cinquantième anniversaire de la mort de Corbu suscite en France la parution de livres qui tentent d'en faire un tenant du fascisme, en Suisse on l'honore par une exposition dans la Maison du Lac, qu'il construisit en 1923 pour ses parents. Bâtiment révélateur, quand on sait les rapports fusionnels que Corbu entretenait avec sa mère. Un livre « une petite maison », paru en 1954, retrace cette histoire, racontée par son auteur. Mais il est symptomatique de voir que les défauts d'étanchéité de la maison que Corbu feint de découvrir avec naïveté « j'étais à Paris, obligé de faire confiance », que l'on retrouve dans la maison Planeix ou la villa des Mathes, obligent à la pose d'une première façade en acier galvanisé (1931) puis en aluminium laqué (1951), donnant ainsi quelque matérialité à l'épiderme de cette maison blanche, mais poreuse.

Je voudrais terminer sur le Cabanon de Corbu, c'est sans doute son projet le plus petit, mais il est de sa main, il est son autoportrait, nul besoin de l'atelier pour le mettre au point ou le construire et certains des projets ici présentés sont de la même façon des projets pour moi-même, tels le mazet. Ces thébaïdes sont aussi des vocalises, des gammes jouées indéfiniment, l'équivalent pour un architecte du journal quotidien que tiendrait un écrivain.

Et ce qui se joue dans le projet et l'édification de toute maison me paraît à la fois plus intime, plus exigeant et plus virtuose. Car les problèmes à résoudre ont le centimètre comme mesure et non pas le mètre des bâtiments publics, ce qui donne aux maisons d'architectes une densité sans égale, si nous acceptons de ne pas construire la maison dominant le lac, moquée par Loos qui tel un coup de pistolet dans un concert, ne témoigne

que de l'égo de son auteur. L'ornement n'est un crime que lorsqu'il n'est que l'ornement de lui-même. Toute construction est faite de pièces et de morceaux, organiser et exprimer leur matérialité propre, c'est aussi faire de la nécessité un ornement, c'est aussi faire de la nécessité une vertu. C'est, sans aucun doute, le propos de cette exposition qui, initialement présentée à la cité de l'Architecture à Paris il y a trois ans et depuis dans quelques villes françaises, pour la première fois ici franchissant les limites de l'hexagone est exposée en Europe.

Paul CHEMETOV

Lausanne, le 09/09/2015